

ILS ECRIVAIENT A L'ENCRE INDELEBILE

Ils nous ont quittés cet été, discrètement, trop discrètement, Michel Butor, Yves Bonnefoy, Jean Ricardou. Tous trois enseignants, ils n'écrivaient pas à l'encre violette puisée dans un encrier de porcelaine. Poètes, essayistes, romanciers, ils écrivaient à « l'encre indélébile » comme le titrait Télérama à propos de Michel Butor. Leurs livres vont rejoindre les rayons de la « bibliothèque de Babel », cette bibliothèque des bibliothèques qu'imagina Borges dans ses *fictiones*. Leur œuvre sera à portée de clic. Elle sera réellement, concrètement, pour le plus grand nombre, accessible pour un usage personnel ou institutionnel. Quid, dès lors, de la lecture sous sa bonne vieille forme silencieuse et privée ? Comme l'écrit merveilleusement Christian Bobin : « Je parle ici d'un livre en papier. La chair des doigts se spiritualise à toucher la chair du papier. Je peux témoigner de ceci : le silence qui monte de ces deux façons de lire n'est pas le même. L'électronique englutit le visage. Le papier vient donner sa noblesse d'arbre et de chiffon aux mains qui le tiennent et, par ces mêmes mains, à l'âme qui s'étonne. » (1)

Voilà ce que leur œuvre semble nous proposer : « si les musiciens s'intéressaient aux peintres, ceux-ci à la poésie, les écrivains à l'aéronautique et les sculpteurs à la danse, il ne serait pas invraisemblable que les juifs s'intéressent aux musulmans et vice versa, que nous explorions même de nouvelles planètes sans d'abord envoyer des missiles pour y faire table rase et qu'ainsi ou autrement, par la dimension politique de l'écriture qui fait « changer la vie », le monde devienne moins inhabitable ; et de fil en aiguille la planète tournerait autrement, les saisons seraient plus clémentes, la révolution des astres et la chute des étoiles filantes seraient nos pacifiques quotidiens feux d'artifice, et l'ancienne querelle des états aboutirait à une nouvelle harmonie, celle des azimuts de La rose des vents. » (2)

1) Extrait d'Une pensée sur la vie de Christian Bobin in L'assassinat des livres par ceux qui oeuvrent à la dématérialisation du monde – Editions l'Echappée 2015

(2) Extrait de la préface de Frédéric-Yves Jeannot d'Anthologie Nomade de Michel Butor – Poésie / Gallimard 2004

Dominique Grandpierre

A LIRE

Pour prolonger La Gazette de Lurs.

- Eclat de lire, Jean Pierre Lepri - Myriadis 2016
L'ensemble des numéros de La Gazette de Lurs peut être désormais consulté en ligne sur le site de la bibliothèque pédagogique des amis de François Richaudeau.
- Le nouveau roman, Jean Ricardou
- Anthologie nomade, Michel Butor—NRF
- L'œuvre d'Yves Bonnefoy à la NRF
- Réconcilier l'enfant avec l'écriture, Evelyne Charmeux—ESF

LES AMIS DE LA GAZETTE

- Pour nous donner votre sentiment sur cette Gazette.
- Pour nous proposer un article.
- Pour nous communiquer les adresses d'amis à qui envoyer notre Gazette.
- Pour recevoir La Gazette par internet en nous communiquant votre adresse courriel.
- Pour nous aider financièrement en adhérant à l'association de la Bibliothèque Richaudeau ou en faisant un don.

La Gazette de Lurs

Place du Château
04700 LURS
06 30 81 92 73
gazettelurs@orange.fr

Rédacteur en chef : Jean-Marie Kroczek

Comité de rédaction :

Yvette Richaudeau
Jean-Marie Kroczek
Dominique Grandpierre

LA GAZETTE DE LURS

de François Richaudeau

N° 38

Octobre 2016

SOMMAIRE

- **Edito**
- **Jean-Marie Kroczek**
- **p. 2-3: Lurs et François Richaudeau.**
- **p.4-5 : La collection de livres anciens d'Yvette et François Claire Zarha**
- **p.6 –7 : Hommage à Jacques Monnier-Raball**
- **p.7 : p.8 : Clash au Bello Visto Bruno Dardelet**
- **p. 9 : Activités de la bibliothèque F. Richaudeau Jean-Marie Kroczek**
- **p. 10 : Décidément, la bac est de moins en moins sélectif. Evelyne Charmeux**
- **p.11 : Quel consensus sur la lecture ? Dominique Grandpierre**
- **p. 12 : L'écrit n'est pas l'oral Jean Pierre Lepri**
- **p. 13 : L'écriture parturiente André Rettig**
- **p. 14 : La carte comme topographie des idées et des sentiments Alain Le Métayer**
- **p 15 : Hitler a fait Mein Kampf, Mein Kampf a fait Hitler Yvette Richaudeau**
- **p 16 : Ils écrivaient à l'encre indélébile Dominique Grandpierre**

EDITO

Il y aura 10 ans bientôt que François Richaudeau a été élevé au grade de chevalier des arts et des lettres et qu'il a reçu la croix de la légion d'honneur, au titre des services éminents rendus à l'état et à la culture française.

« Le père de la lecture rapide » a contribué à modifier considérablement la conception de la communication écrite. Ses recherches sur la lecture, ses études sur les schémas et la lisibilité, son expertise sollicitée par l'UNESCO sur les manuels scolaire, ses apports réflexifs renouvelés aux rencontres internationales de Lurs restent des références culturelles irremplaçables. Les nombreux textes qu'il a publiés dans l'édition française, écrits dans des revues, commentés dans ses conférences ne sont pas suffisamment connus et diffusés.

Les services rendus à la culture française se déclinent également en dons patrimoniaux notamment de sa riche bibliothèque personnelle désormais intégrée à la médiathèque d'Herbès. Ce fonds riche et précieux pourra être consulté dans une salle de lecture spécifique à Manosque. François Richaudeau a également tenu à doter la bibliothèque pédagogique de Sisteron de sa collection d'affiches et de livres pédagogiques que ses amis ont complétée. Ce qui confère à ce lieu de culture et de formation une spécialisation dans les domaines du savoir touchant l'écrit.

Le panorama que nous présentons des activités de notre bibliothèque, en page 9, met en évidence la relation entre les travaux de François Richaudeau et nos réalisations : diffusion de textes pluralistes, exposition « Quand la lettre se fait image », promotion du livre et formation sur la lecture (suite en page 9)

LURS ET FRANÇOIS RICHAUDEAU

François Richaudeau a été élevé au grade de chevalier des arts et des lettres et a reçu, en même temps, en février 2007, à Lurs, la croix de chevalier de la légion d'honneur, au titre des services éminents rendus à l'état et à la culture française. Dans son allocution de remerciement, il revient sur la découverte de tout un univers de formes graphiques et la constellation d'activités créatrices qui marquent encore les rencontres de Lure.

En préparant cette causerie, une figure m'est apparue, résumant mon activité culturelle : la boucle. A son origine : il y a une cinquantaine d'années, un village perdu, où – jeune ingénieur- un ami m'avait emmené pour assister à un colloque sur la typographie organisé par les Rencontres Internationales de Lurs. La typographie était présentée, non comme une technique isolée ; mais au sein d'une constellation d'autres activités : édition, arts plastiques et même philosophie...

Je découvrais et j'admirais un coin de la France qui m'était inconnu : la haute Provence.

Et un univers de formes graphiques : des caractères d'imprimerie et des mises en page ; bien plus complexes et riches dans leurs dessins et dans leurs histoires que je ne me l'imaginai.

Avec néanmoins des questions sans réponses, sur les lectures.

Et en toute inconscience, je montais

un laboratoire d'études des lisibilités en observant et mesurant les trajets oculaires, les compréhensions, les mémorisations et les vitesses de lecture de 60 cobayes: depuis l'agent technique jusqu'au lecteur prodige.

Et ce sont les résultats de ces observations qui ont été le point de départ et à la base de mes travaux sur la lecture et l'écriture. En contradiction parfois avec des croyances qui n'étaient que des préjugés sur les lisibilités typographiques et linguistiques et même en contradiction avec des règles pédagogiques universitaires « du bien écrit ».

Les résultats sur plusieurs dizaines d'années ont: donné dix ouvrages sur ces sujets, depuis « *La méthode de lecture rapide* » qui porte mon nom ; et qui est davantage une méthode de lecture efficace et moderne. jusqu'à l'ouvrage, « Ce que révèlent leurs phrases » : qui comportent des analyses de linguistiques quantitatives sur les écrits de trente auteurs, de San-Antonio et Simenon jusqu'à...Proust et Descartes.

Les phrases les plus longues n'étant pas celles du romancier, mais celles du philosophe.

Et puis, des publications de périodiques la revue *Communication et Langages* et le magazine *Psychologie*, des articles dans des revues internationales et de nombreuses conférences dans toute la France, mais aussi à l'étranger en Belgique, en Suisse, en Italie, en Allemagne, en République Tchèque, en Hongrie, en Tunisie, au Maroc, au Sénégal,

HITLER A FAIT MEIN KAMPF, MEIN KAMPF A FAIT HITLER

La réédition de *Mein Kampf*, en Allemagne, en 2016 et les traductions françaises du livre d'Adolf Hitler ont créé un malaise et donné lieu à des polémiques. Dans cet article, Yvette Richaudeau revient sur le rôle que ce type d'écrit idéologique a pu jouer dans l'histoire, les questions que pose le livre, sa publication, sa lecture. Elle invite le lecteur, à partir, des multiples questions qu'elle se pose, à réfléchir sur les relations entre barbarie et histoire.

De nationalité Suisse, vivant à Paris, la radio ayant annoncé l'entrée des Allemands mes parents et moi désirions savoir si mon frère, officier Suisse qui avait pris le dernier train, était bien arrivé. A l'entrée de la rue de l'université, j'ai vu un soldat et j'ai dit à mon père :

- Pourquoi garde-t-il l'ambassade, avec un même uniforme, une même tenue militaire ?

Mon père m'a dit :

- C'est un Allemand, ils sont entrés dans Paris cette nuit.

Les larmes ont jailli.

Mes pensées se sont envolées vers mon frère aîné, qui lui, avait pris la nationalité française et était mobilisé à Vannes et a ensuite été fait prisonnier.

Les allemands ont-ils lu ce livre ? Sûrement... car pour eux c'était une Bible.

Hitler n'était-il pas un génie politique, mais un grand militaire, il a conquis l'Autriche sans un coup de feu. Une idole, un dieu, il avait un talent exceptionnel d'orateur.

Il écrit : « Pour nous diriger nous-mêmes, il faut éliminer les Juifs, les mettre dehors car ils prennent les meilleures places. La défaite c'est eux, ils nous nuisent, nous empêchent d'avancer ».

Il devient leur chef « le Führer ». Les Allemands sont-ils inquiets ? Pour bien des Allemands, Hitler avait une œuvre à accomplir. Etait-il le chef qu'ils attendaient ? Un chef exigeant, précis, tyrannique.

De quand datent les idées d'Hitler en prison ? Pourtant il a eu beaucoup de liberté. Il écrit son premier livre, *Mein Kampf*, sous le titre « Bilan ». Sa conduite étant exemplaire, il est libéré après son putsch. Le parti dissous, il ne présente plus de danger.

Le premier titre de *Mein Kampf* est « Quatre années et demi de combat ».

Le livre sort en librairie avec son portrait et sur un carton rouge la croix gammée. Un autre livre sort, en 1926 et apporte des réponses aux Allemands.

Hitler devient chancelier et mène toujours le même combat contre le judaïsme, contre le marxisme, pour la conquête d'un espace vital, et la Grande Allemagne au-dessus de tout.

Ce livre apporte-t-il des réponses aux Allemands ?

Pourquoi ont-ils perdu la guerre ?

Hitler dévore des livres, il a une mémoire exceptionnelle, il dort peu. Il dit : « L'Allemagne sera une puissance mondiale, ou elle ne le sera pas ».

Goebbels qui vient de lire le livre, considère Hitler comme un génie.

Hitler a fait *Mein Kampf*. La vente du livre a rapporté des millions, c'est pour Hitler une affaire en or.

Comment le livre a-t-il pu être diffusé ? Les Allemands ont-ils compris les idées d'Hitler ? Ses intentions ? En 1925, le livre est publié et accueilli avec indifférence.

Il appelle son livre « règlements de comptes ».

Qui s'inquiète de la montée du nazisme, du sectarisme face aux églises ?

Seul un pasteur se révolte et reproche aux églises d'être incapables de réagir.

Quatre années de mensonges, de sottises, de lâcheté. La doctrine, il considère que les plus forts survivent, la race supérieure est la race blanche, au sommet, le peuple germanique qu'il nomme « Aryens » ; les allemands de race supérieure.. Pourquoi cette haine des Juifs ? Ils mettent en péril la pureté de la race.

Hostilité au christianisme, peu de voix réagissent à ses discours.

Etait-il un malade mental ? On a laissé entendre qu'il était impuissant, ce qui l'aurait prédisposé à la carrière de dictateur. A quoi attribuer cette ascension monstre ? Faisait-il figure d'incorruptible ?

Les Allemands, après la défaite avaient besoin d'une idole et Hitler fut celui qu'ils attendaient.

L'Allemagne avec Angela Merkel a trouvé un chef, qui par sa formation protestante, dont la devise est « résister », fera de l'Allemagne un grand pays.

Demain aux U.S.A une femme Hillary Clinton qui grimpe aux échelons de la popularité sera peut être élue la première femme présidente des Etats-Unis.

Ces réflexions sont tout à fait personnelles mais elles me poussent à vous conseiller de lire *Mein Kampf* et d'en tirer vos propres conclusions.

Yvette Richaudeau,

La carte comme topographie des idées et des sentiments

Comment représenter graphiquement un espace mental, un pays imaginaire ? Dès leur invention au XIII^{ème} siècle, les portulans et les cartes ont tenté de le faire. Outre l'inscription sur un plan, de la découpe des côtes, du tracé d'un itinéraire maritime ou terrestre, du positionnement des ports, on peut voir, sur nombre d'entre elles, des lieux mythiques comme l'Atlantide, le jardin d'Eden ou l'Enfer.

Par la suite, on peut trouver de nombreux exemples de cette façon de marier géographie et psychologie.

Au XIV^{ème} siècle, un certain Opicino de Canistris, ecclésiastique à la cour du Pape, en Avignon, dessine des cartes, d'une grande beauté plastique, où se mêlent une représentation assez précise de l'Europe, alors en grave crise, et des figures fantastiques issues de l'imagerie religieuse. Il semble que ces cartes servaient à leur auteur à comprendre et à exorciser les tourments théologico-psychologiques qui le rongeaient (1).

Au début du XVII^{ème} siècle, c'est un modeste curé breton, de la région du Conquet, qui, quelques années avant qu'apparaisse la Carte du Tendre (in « Clelie, histoire romaine » de Madame de Scudery), imagine évangéliser ses ouailles, ne sachant ni lire ni écrire, en créant tout un système de carte où sont topographiés les devoirs que doit accomplir chaque chrétien et les périls qu'il doit éviter (2).

On ne s'attardera pas ici sur les cartes du Tendre proprement dites, qui sont la représentation topographique et allégoriques de la conduite et de la pratique amoureuse.

Plus près de nous, on sait que le mouvement situationniste a été créé par Guy Debord en se liant au Groupe psychogéographique de Londres animé par le peintre Ralph Rumney (3). Une des pratiques situationnistes consistait précisé

ment à dresser des cartes rendant compte des mouvements de la pensée lors de « dérives » urbaines (4).

Un artiste contemporain, Jean Michel Alberola, dont l'exposition actuelle au Palais de Tokio, a suscité un écho important dans la presse spécialisée et grand public, et qui se réclame explicitement du situationnisme, reprend, dans ces toiles ou dans un accrochage qui dispose des œuvres de différents types, comme pour former un itinéraire aléatoire, l'idée d'une représentation topographique des mouvements complexes et enchevêtrés de sa pensée et de ses émotions (5).

On peut donc se poser la question de ce qui pourrait faire la supériorité d'un tel dispositif rendant compte de la complexité des mouvements de l'âme, sur le langage linéaire, qu'il soit celui de la parole, lors d'une psychanalyse par exemple, ou de l'écrit, dans un roman, notamment d'auteurs comme Marcel Proust. Peut-être parce que la carte a l'avantage de présenter l'image, comme totalité immédiate d'un réseau, rendant compte de la complexité des connexions de la pensée consciente et de l'imaginaire enfoui au plus profond de nous.

Alain Le Métayer

Notes : (1) cf « Dialectique du monstre » de Sylvain Piron. (Editions « Zones sensibles » 2015). (2) Ces cartes sont visibles, en reproduction, dans une petite chapelle du Conquet. (3 et 4) Sur Ralph Rumney et son rapport aux situationnistes, cf « Le Consul » (Ed. Allia). (5) cf. Jean Michel Alberola. Tableaux. (Flammarion. 2016) et catalogue de l'exposition du Palais de Tokio.

LURS ET FRANÇOIS RICHAUDEAU (suite)

.../...Un parcours culturel original, qui a séduit un bon nombre d'enseignants leur révélant les natures profondes de la lecture et de l'écriture. qui, intéressera l'Unesco laquelle me commandera un ouvrage sur les manuels de la lecture et de l'écriture.

Mais un parcours semé d'embûches avec des oppositions depuis celles de traditionalistes, jusqu'à celles d'intellectuels branchés, sans oublier les psychologues cognitivistes pointus.

Et je n'ai pu parvenir au but que grâce à de nombreux soutiens dont je veux ici remercier leurs auteurs :

- Les collaborateurs des Editions Retz, que j'ai créées qui ont publié mes ouvrages sur ces sujets, avec des efforts originaux de diffusion et de promotion.

- les nombreux soutiens : d'universitaires, de chercheurs en pédagogie, d'enseignants, de typographes, d'artistes graphiques, de managers et d'érudits. Jusqu'à de simples amis éclairés.

- De nos jours ces relations sont toujours vivaces en particulier dans notre région au sein d'un réseau culturel, depuis Sisteron, dont la **Bibliothèque pédagogique** porte mon nom, jusqu'à Toulon avec la publication d'une mini revue de la « **la Gazette de Lurs** ».

- Merci aux responsables politiques de la région qui ont accompagné avec bienveillance toutes mes activités.

- Merci aussi à ma famille, dont plu-

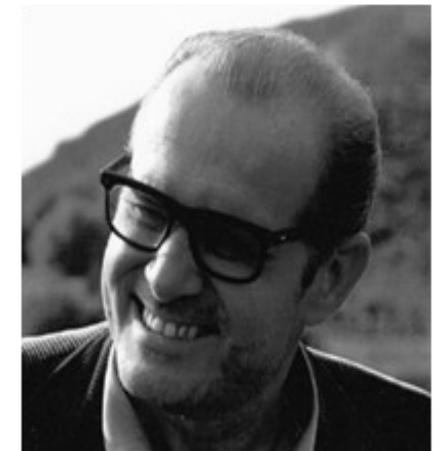
sieurs membres sont ici présents, à mes petits enfants venus de Paris et d'Espagne, à mes trois filles et leurs époux et surtout à mon épouse qui m'a toujours soutenu dans des moments difficiles et m'assiste encore dans mes activités d'auteur. Un demi-siècle de tendresse et d'amour.

Et la boucle, que j'évoquais au début de cette causerie, se referme 50 ans plus tard, dans ce même village de Lurs, mais avec une nouvelle génération de chercheurs et d'amis.

Et, en votre compagnie à tous ici présents à qui je dis merci.

François Richaudeau

Voir pour compléments, ce lien : <http://lagazettedelursn25.blogspot.fr/>



Soucieux de préserver et développer une collection unique de livres rares et précieux, témoins de l'histoire et des évolutions de la typographie et de l'imprimerie, Yvette et François Richaudeau décident en 2009 de faire don, après leur mort, d'une part de leur bibliothèque à la médiathèque d'Herbès de Manosque. C'est en 2015 que - à la demande de Madame Richaudeau - le fonds intègre de manière anticipée les réserves de la médiathèque d'Herbès. Cette collection compte plusieurs incunables (livres imprimés en Europe avant 1501) et des imprimés du 16ème siècle à nos jours, témoins et reflets de la typographie et de la lisibilité, domaine dans lequel François Richaudeau s'était spécialisé. De nombreuses raisons ont contribué à faire de la médiathèque Intercommunale de Manosque le meilleur lieu où léguer ce fonds documentaire de livres précieux. D'abord, sa proximité avec Lurs où se réunissent chaque été les plus grands spécialistes et plus grands chercheurs en matière de typographie. Par sa capacité à valoriser et poursuivre l'enrichissement du fonds par des collections représentatives de la production actuelle, la médiathèque d'Herbès s'inscrit comme fonds de référence pour l'histoire de la typographie. Depuis l'entrée des collections en juillet 2015, la médiathèque a mis en place une politique d'acquisition documentaire relevant particulièrement de ce domaine. Dans les mois à venir, une salle de lecture sera dédiée à la consultation

de ce fonds et permettra d'exposer sous des vitrines des exemplaires de la collection.

Une autre motivation réside dans la capacité d'une bibliothèque comme celle de Manosque à assurer la protection de la collection contre le vol et les dégradations biologiques, mécaniques, physiques, en offrant des conditions optimales de conservation et de protection. Au delà de ces aspects matériels, c'est aussi cette prise de conscience que le livre, aussi ancien et fragile soit-il, ne vit que par celui qui le consulte, l'étudie. Sans lecteur, un livre perd son âme. Alors quoi de plus juste qu'une bibliothèque pour donner vie à cette collection ? C'est le prolongement naturel de la mission de lecture publique : faciliter l'accès à l'information et au savoir, être un relais de la connaissance et de la formation, aider, accompagner, les usagers, mettre à leur disposition les outils de recherche adéquats et leur en faciliter l'usage. Aussi le traitement documentaire de la collection Richaudeau a-t-il démarré. Les premières notices de livres sont consultables sur le site internet des médiathèques de la DLVA. Et grâce à l'utilisation d'un langage descriptif normatif, ces notices pourront intégrer des bases de données nationales et ainsi être interrogées par tous les chercheurs, tous les spécialistes amenés à s'y intéresser.

L'histoire de la Littérature, de Plotin à Nabokov, par exemple (pour ne citer que les plus opposés dans le temps et l'esprit) est un aller-retour constant entre des problématiques de la Lecture et de l'écriture, un entrecroisement vital qui dépasse les travaux laborieux que tant de pédagogues entreprennent pour développer la « compétence de Lecture ».

Mais ici, l'apprentissage de la Lecture n'est pas mon propos. Pour écrire ces lignes, nous la supposons « experte » en l'occurrence, et se référant à ce qu'Alain en dit en écrivant que « le but de la littérature est de nous apprendre à lire ».

Il ne s'agit pas non plus de répondre avec originalité à la question de Sartre, « Qu'est-ce que la Littérature ? », même si j'apprécie d'opposer la profonde réflexion conceptuelle sartrienne à la réaction naturaliste et spontanée d'Annie Ernaux : « Il lui semble qu'un livre s'écrit tout seul derrière elle, juste en vivant, mais il n'y a rien » (Les armoires)

Je voudrais pour cet article, proposer en priorité chronologique et sémantique, de réfléchir à ce moment décisif du « démarrage » de l'écriture, *l'incipit*, et d'imaginer tout ce qui est induit dans le corps même de l'auteur par ce moment d'extraction d'un chaos qui constitue le processus fondamental de la création.

Une lecture inopinée de « Firmin » (roman récent de Sam SAVAGE) qui raconte l'histoire d'un rat (un vrai) de bibliothèque, me semble bien définir ce que peut représenter l'enfantement scriptural de l'incipit : « Tout au long de cette vie de dur labeur dédiée à l'écriture, jamais je n'ai livré combat aussi viril-viril, oui c'est le mot ! - que pour donner une forme à ces premières phrases. J'ai toujours pensé que, passé ce cap, le reste viendrait tout seul. Je me représentais cette première phrase comme une sorte d'utérus sémantique fourmillant d'embryons de pages vierges, de bourgeons, fruits du génie, mourant d'envie d'éclorre. » Souvent, abondant l'incipit avec la démarche heuristique et optimiste du spécialiste, l'écrivain trouvera dès les premières lignes le corps entier du délit littéraire ! Souvent, le soir, par exemple.

Pour d'autres, aussi doués, ils devront souffrir des douleurs de la parturiente et parfois le supplie que la raison abandonne à la pure création poétique. Ainsi, Lautréamont pour le deuxième chant de Maldoror : « Oh ! que je suis faible ! N'importe ; j'aurai cependant la

force de soulever le porte-plume et le courage de creuser ma pensée. Qu'a-t-il rapporté au Créateur de me tracasser, comme si j'étais un enfant par un orage qui porte la foudre ? Je n'en persiste pas moins dans ma résolution d'écrire. Ces bandelettes m'embêtent, et l'atmosphère de ma chambre respire le sang. » Cette comparaison assez permanente de l'accouchement d'une œuvre, tout au long de l'histoire littéraire, se justifie par l'effort douloureux pour tout scribe armé soit d'un burin, d'une plume, d'un stylo, de remplir la page vierge dont l'appel puissant et irrésistible demeure la métaphore permanente de la continuité de l'œuvre, de la transmission, de l'héritage, de la trace, du seul moyen d'éviter l'oubli. Comme l'enfant, comme la vie. L'incipit inaugure l'œuvre et en détermine parfois, selon la souffrance ou la fécondité de l'auteur, la forme et le développement. Mais il n'y a pas de règle à en faire la matrice de l'œuvre et les hésitations ou les modifications n'empêcheront pas la réalisation du chef d'œuvre.

S'adressant à Hubert Juin pour la préface de son roman « Les beaux quartiers », Aragon « avoue souvent ne pas savoir, inaugurant un manuscrit, où l'entrelacs romanesque à la fin va le mener. » Son biographe renchérit : « C'est la bonne méthode. A mon avis, la seule qui soit juste. Le temps est passé du romancier démiurge. »

L'incipit peut venir aussi de menaces. Malgré le désir profond d'écrire, il faudrait parfois avoir un canon de pistolet sur la tempe pour tracer le premier mot. La vie ou les mots ? C'est souvent l'écriture de commande (le journaliste, le chroniqueur, le biographe.) mais c'est aussi l'écriture vitale, celle dont le corps a besoin pour aller au-delà des sons que le langage oral maquille parfois en bande-son de son inconscient.

C'est ainsi que les ateliers d'écriture deviennent des scènes de crime. C'est un sujet que je développerai une autre fois.

André Rettig

L'ÉCRIT N'EST PAS L'ORAL

L'écrit n'est pas l'oral – et réciproquement. Considérer l'écrit comme un encodage de l'oral, c'est méconnaître l'intérêt spécifique de l'écrit – et s'en priver. Il n'est pas question, pour autant, de substituer l'écrit à l'oral, mais de donner à l'écrit la juste place qui est la sienne. Et, par la même occasion de comprendre pourquoi cette place ne lui est généralement pas reconnue.

L'écrit est si puissant que les dominateurs s'en sont jalousement emparés : ils contrôlent l'écrit ; les autres – les soumis – sont réduits à seulement écouter. Les soumis qui maîtriseraient l'écrit leur seraient trop dangereux

Comment expliquer cette puissance de l'écrit pour le lecteur (1) ? D'abord, l'écrit est en permanence à sa disposition et il le parcourt à son rythme et s'y réfère selon son intérêt - au moment donc où il lui sera le plus utile et le plus efficace. D'un autre côté, le lecteur y libère sa conscience sur deux plans. En lisant, il se désengage du quotidien. Et, en entrant dans l'univers proposé par le texte, il renouvelle sa perception du monde – ce qui influencera sa manière d'être et ses comportements. L'entrée dans l'écrit peut se faire de deux manières. Par sa participation au texte, le lecteur acquiert une nouvelle perception du monde. Par la contemplation (devant cette perception), il reconstitue une autre vision, un autre point de vue qu'il ajoutera à son « dictionnaire » du monde. Mais surtout, en lisant, le lecteur sort du temps (le sien) et entre dans un autre. Cette distanciation temporelle systématique – que ne permet qu'occasionnellement l'oral – enrichit nécessairement sa perception et sa conscience de *lui-le-monde*. D'autant que, dans la lecture, elle se produit nécessairement depuis l'intérieur du sujet (de l'intériorité psychique vers la représentation mentale) – alors qu'en état de veille et d'oralité, les impulsions psychi-

ques vont plutôt de l'extérieur vers l'intérieur. Le vécu existentiel est ainsi enraciné plus profondément. Enfin, la pensée lectrice permet « d'être au centre du texte et, en même temps, de rester celui qui lit ». Elle est une double conscience – celle de l'auteur et celle du lecteur.

Un autre atout de l'écrit est qu'il me donne directement accès aux pensées de l'auteur – pour peu que je sache lire ses écrits. Souvent, à l'oral, les histoires sont entendues de la bouche d'autres émetteurs (et non de leur auteur) ; elles sont répétées, ou bien colportées de générations en générations...

Elles sont transportées *via* plusieurs intermédiaires. Alors que l'écrit me met *directement* en contact avec l'auteur, sans autres intermédiaires.

Et, évidemment [1], tous ces avantages ne sont pas ceux de l'oral, ni ceux de l'écrit lorsqu'il n'est considéré que comme un encodage de l'oral. Se priver de l'écrit, en tant qu'authentique langage – un « langage visible », comme le désigne Jack Goody –, c'est se priver de moyens puissants de bien comprendre et de bien vivre.

[1] Dans le cas de *vraie* lecture : compréhension directe par les yeux (et non par un transcodage ou une traduction en langue orale pour accéder au sens de l'écrit).

Jean Pierre Leprieux

Extrait de son livre. *Éclats de lire*. Myriadis 2016, 14 €

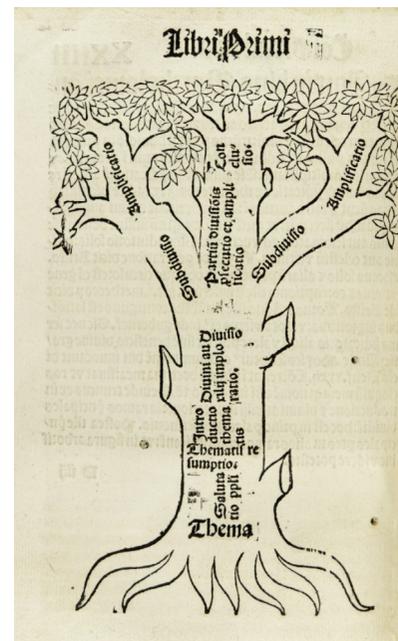
INTÈGRENT LE FONDS PRÉCIEUX DE LA MÉDIATHÈQUE D'HERBÈS

Mais la mission d'une bibliothèque c'est aussi de contribuer à la vie intellectuelle et culturelle, de favoriser la rencontre entre les publics, les créateurs (écrivains, éditeurs, imprimeurs) et les porteurs de connaissances, à travers des débats, des conférences, des ateliers, des expositions, etc.... Cette mission n'a pas seulement pour objectif de rendre vivantes les richesses documentaires de la bibliothèque. Elle doit aussi favoriser, indépendamment de tout acte documentaire, la familiarisation avec la création, l'ouverture au monde, l'esprit critique, le goût de l'échange.

Aussi, à partir du mois de décembre 2016, une exposition présentera les richesses et les spécificités de ce fonds remarquable, un cycle de conférences, des ateliers, à destination de tous les publics, jeunes, adultes, scolaires... seront régulièrement programmés afin de remplir pleinement les missions que les bibliothécaires ont reçu et satisfaire au mieux les exigences des leurs généreux donateurs.

« Être conscient du patrimoine, être soucieux de le conserver, ce n'est pas être un traditionaliste obtus, un pessimiste enterré dans une culture morte, c'est avoir des perspectives et savoir utiliser les ressources

Claire Zahra



LES RENCONTRES DE LURE PERDENT

Les Rencontres de Lure perdent un immense ami : Jacques Monnier-Raball est brusquement décédé le vendredi 24 juin dans sa 84e année Jacques Monnier-Raball représentait tout ce que Lure peut aimer. Suisse et Romand jusqu'au bout des ongles, ce grand bonhomme voyageait armé de chocolats, de gentillesse et de curiosité dans toute l'Europe. Il aimait rencontrer à Lure les jeunes créateurs, observer et commenter leurs travaux. En esprit vif et animé, encyclopédique et expert de l'histoire de l'art, il partageait alors ses observations avec un ton érudit et amusé, dans une langue parfaite. Sa constance et son grand âge ne doivent pas occulter le fait qu'il était un vrai avant-gardiste.

« Par le mariage de l'informatique et de l'audio-visuel, la technologie de l'information représenterait-elle la fatalité de notre temps ? La production des signes notre destin ? La consommation des simulacres, notre fin ?

Hanté par notre désir de voir, obsédé par le besoin de tout faire voir, tout de suite, "immédiatement", ce nouveau "siècle des lumières" ne préluderait-il qu'à une nouvelle période d'obscurantisme ? Entre le hasard et la nécessité, la cécité ferait-elle décidément loi ? « Cette réflexion, si pertinente aujourd'hui même, il l'avait soumise à des lecteurs encore trop peu capables d'en saisir la portée en 1979 il y a près de 40 ans (Simuler dissimuler, Payot).

Poète, essayiste, critique, Jacques Monnier-Raball avait pour ses derniers ouvrages choisi l'éditeur Le Cadrat - Jean-René Dagon, avec notamment "Du plomb dans l'aile, l'esprit de la lettre" ou "La Culture, revolver au poing". Nous continuerons longtemps le dialogue avec l'auteur stimulant et exigeant (même si modeste et discret) qu'il était. Nous nous joignons à ses proches avec tristesse, au nom de tous les adhérents des Rencontres internationales de Lure

En hommage, nous vous proposons la relecture d'un de ses articles paru dans la Gazette .

SIGNIFIANT ET SIGNIFIÉ Image mentale et verbalisation

Quelles que soient l'universalité et la pérennité des notions introduites par le fondateur de la *linguistique structurale*, Ferdinand de Saussure participe de son temps. Et son temps est à la recherche d'*unités discrètes* : de Mendeleiev à Perrin et à Planck, mais aussi de Köhler à Kandinsky et Iten, pour ne s'en tenir qu'à leurs seuls domaines de compétence, chimistes et physiciens, plasticiens et psychologues sont à l'affût des *éléments* de leur discipliné,

Il est patent que les distinctions de De Saussure s'appliquent au seul *langage* articulé, inaccessible à *l'infans*, qui, conformément à l'étymologie de ce terme, se révèle inapte à l'élocution. Cependant, il y a lieu de penser que le nouveau-né est traversé de « frayages », comme le dit le psychanalyste, avant

qu'il ne soit en mesure de fixer son regard et d'enregistrer mentalement certaines images particulièrement prégnantes, eu égard à la fréquence de leur répétition. Simultanément, ces images visuelles se trouvent d'emblée associées à des bruits, à des sons, 'comme à certaines sensations proprioceptives.

Lacan l'a décrit, le stade dit « de la bobine », coïncidant avec le va-et-vient, soit avec l'apparition et la disparition de ce jouet suspendu au-dessus de son berceau, permet au bébé de faire le « saut » du « fossé » béant au bord de sa couche ; « C'est avec son objet que l'enfant saute les frontières de son domaine transformé en puits et qu'il commence l'incantation » ; par le truchement de P « incantation », *l'infans* accède à la dimension symbolique par excellence que constitue le *langage*.

QUEL CONSENSUS SUR LA LECTURE ?

Avez-vous déjà entendu, depuis trente ans, un seul de ces intarissables experts, qui envahissent les médias de façon chronique, prononcer un seul mot, une seule phrase, exprimer une seule remarque témoignant de son admiration, de son affection pour l'Education Nationale ?

Se féliciter de ses succès, applaudir à ses réussites, formuler la moindre autosatisfaction à son endroit, se réjouir des nombreuses initiatives positives prises la majorité des enseignants, rendre hommage aux performances de ses élèves ?

Cette Education Nationale à qui on accorde le plus gros budget de la Nation ; c'est celle à qui on reproche que 26 % des élèves ne savent ni lire ni compter en entrant en sixième ; c'est celle à qui on ne cesse de seriner que son modèle est tout juste bon à jeter à la poubelle ; c'est celle qui est impossible à réformer ; qui a été trop réformée sous l'influence des pédagogistes ; que rien n'est imitable chez elle, mais qu'elle devrait tout imiter chez les autres ; c'est celle qui n'est servie que d'enseignants pas au niveau, d'immobilistes rivés à leurs avantages acquis, à leurs horaires, à leurs vacances.

Mais, avez-vous pensé, vous les intarissables experts, vous les médiocrates ou supposés intellectuels que l'échec que vous reprochez à l'Education Nationale pourrait être dû à votre dénigrement systématique ? Avez-vous pensé que la montée de l'échec scolaire pouvait être proportionnelle à cette continuelle dégradation de l'estime que vous devriez lui porter ? Vous est-il devenu à l'idée que c'est votre négativisme anti-éducation-nationale qui fertilise le terreau de l'échec scolaire ?

Peu à peu vous avez rivé dans la tête de l'opinion publique que l'Education Nationale ne savait plus enseigner les enseignements de bases dont l'apprentissage de la lecture. Témoins les enquêtes PISA dont les résultats ne font qu'alimenter vos campagnes de dénigre-

ment. Cette forme de mépris a fini par gagner le ministère. Ce dernier s'est demandé s'il ne serait nécessaire de savoir, enfin, comment un enfant apprend à lire ?

Et, il a demandé au CNESCO, Conseil National de l'Evaluation Scolaire, de réunir des experts et des membres de la communauté éducative afin de faire des recommandations et d'établir un consensus concernant l'apprentissage et l'enseignement de la lecture dans l'école française. Nous voilà rassurés. Nous allons enfin savoir comment l'école de la sixième puissance mondiale va instruire ses enfants.

Mais, à la lecture de la liste des experts de cette Conférence nous pouvions prévoir le contenu des recommandations du Consensus. Et, ces recommandations n'ont-elles pas été établies pour qu'il y ait un consensus avec les thèses développées avec nos médiocrates, nos inépuisables experts ?

Mais, ces experts qui ont proposé 47 recommandations à l'issue de cette Conférence ont-ils établi un consensus entre leurs propres écrits et leurs recommandations ?

Dominique Grandpierre

Les lecteurs intéressés trouveront sur le site de la Bibliothèque Pédagogique Richaudeau l'article complet dont cet article est l'introduction :

<http://www.bibliotheque-pedagogique-richaudeau.org/index.php>

DECIDEMENT, LE BAC EST DE MOINS EN MOINS SELECTIF

Cette phrase désabusée, aux relents de nostalgie navrée d'un passé révolu, a été prononcée au JT de 13h sur France2, en commentaire des résultats définitifs du Bac 2016 : 88,5% de réussites.

Et pourtant...

Où a-t-il été dit, dans la loi française, que le baccalauréat avait une fonction de sélection ? L'auteur de cette remarque semble avoir oublié la différence qui oppose les « examens » et les « concours ».

La fonction de sélection, c'est aux concours qu'elle est dévolue. Leur but, c'est d'ouvrir la porte d'une formation débouchant sur une profession précise, dont ils permettent de repérer les candidats ayant les compétences qu'elle exige. La sélection y est nécessaire : les compétences ne sont pas les mêmes pour tous, et le nombre de postes ouverts est limité.

Tel n'est pas le baccalauréat, qui est, lui, un « examen » destiné à sanctionner le cycle d'apprentissages généraux, définis par le Pouvoir en place, auxquels, dans une démocratie tout citoyen a droit. Il certifie **qu'il a eu lieu**, ce qui implique qu'il doit être réussi, car il est nécessaire pour continuer dans les études. Quand il ne l'est pas, on doit le tenter une seconde fois.

Tout le monde doit donc l'acquérir : c'est l'enjeu de « l'école laïque, gratuite et obligatoire ». Si tel n'est pas le cas, la responsabilité en incombe évidemment à une frilosité politique, qui se garde bien de fournir les moyens de la réussite — notamment en matière de formation pédagogique. Nos collègues font ce qu'ils peuvent, avec ce qu'on leur a appris.

Mais comme il faut éviter à la fois de culpabiliser les enseignants et de laisser apparaître la vraie responsabilité, a été créée, par un tour de passe-passe génial, la fameuse **théorie de l'élève méritant**. Nulle culpabilité, ni des enseignants, ni du Pouvoir.

On fait oublier la véritable mission de l'école (100 % de réussite), en faisant glisser la responsabilité du résultat sur le dos de l'élève : c'est lui le responsable !

On y ajoute des arguments frappants : le milieu familial, les développements technologiques qui empêchent les enfants de se concentrer, la vie étourdissante actuelle qui fait zapper et tue la réflexion, Etc.

Soit ! Sauf que la mission de l'école est précisément de prendre en compte ces facteurs nouveaux.

Elle doit pouvoir atténuer les différences culturelles des milieux de vie des enfants, en leur apportant la culture qu'ils n'ont pas chez eux, et en évitant les devoirs à la maison qui transforment ces différences en échecs ; en leur apprenant à se concentrer au lieu de déplorer qu'ils ne le fassent pas et en débarrassant la classe de tout ce qui ne sert à rien dans les apprentissages, toutes ces pratiques qui ne servent qu'à les « occuper » et non à leur faire acquérir des savoirs...

On le voit : cela impliquerait que la formation travaille AVEC la recherche en pédagogie, et que les étudiants des ESPÉ y soient associés, pour définir ensemble des hypothèses d'action qui soient en cohérence avec ces données diverses, nouvelles, rendant caduques les habitudes scolaires. Seules, des équipes pluridisciplinaires et pluri-statutaires de chercheurs, formateurs et praticiens, chevronnés et débutants, le peuvent, en travaillant sur les nombreuses propositions existantes, intelligentes, rigoureuses et solides scientifiquement, déjà expérimentées (souvent depuis des années), mais que le manque d'énergie politique laisse au dehors de la formation des enseignants.

Bref, au lieu de déplorer trop de réussites, se dire qu'il y a 11,5 % d'élèves sur le carreau, et qu'il faut y remédier au plus vite.

UN IMMENSE AMI : JACQUES MONNIER-RABALL

La *langage*, enfin, constitue le lien - et le *liant* - social par excellence. De Saussure y insiste dans sa définition de la *sémiologie*, il s'agit pour lui de concevoir « une science qui étudie la vie dès signes au sein de la vie sociale ». Autrement dit, si le signe *verbal* formule un dipôle de *signifiant* et de *signifié*, il n'en reste pas moins que la relation entre *signifiant* et *signifié* dépend à son tour du double contexte de la psychologie personnelle du locuteur, de ses connaissances, de son expérience, et des circonstances dans lesquelles il est appelé à produire son discours,

De surcroît, la façon même dont de Saussure illustre son propos en représentant le signe comme une formule de fraction arithmétique, soit *sa* en position de numérateur, et *se* en position de dénominateur, montre qu'il y a une barre à franchir entre eux, comme s'il s'agissait d'une forme de « censure » opérée par l'*inconscient*.

Quel que soit le caractère discutable de cette dernière interprétation, il n'en reste pas moins que la *verbalisation* permet d'*objectiver* la connaissance que l'on a des phénomènes et de traiter de ces derniers *in absentia*, c'est-à-dire en les évoquant indépendamment des circonstances spatiotemporelles qui président à leur manifestation. Cette *verbalisation* n'est à son tour possible qu'à l'intérieur d'un dispositif *synchronique*, soit à l'intérieur d'une *langue*, donnée comme un tout, au sein duquel les termes renvoient les uns aux autres. La prise de *parole*, elle, implique un discours *diachronique*, qui emprunte ses mots à la *langue*.

Quand Lacan déclare que l'enfant qui naît « entre dans un discours », il entend par là que, dès ses premiers émois, le bébé apprend progressivement à coupler ses sensations avec une terminologie qui classe et ordonne les phénomènes, en fonction du système de valeurs intrinsèques à la *langue* et à la *culture* que cette

dernière véhicule. Roland Barthes n'hésite pas à reconnaître, dans toute *langue*, une vocation « fasciste », car elle oblige à dire ... !

En résumé, et pour corroborer ce qu'en dit François Richaudeau dans la livraison No 24 de la *Gazette de Lurs*, il est probable, certain même, que notre mémoire est riche de *signifiés* accumulés au cours de l'existence, mais que nous ne sommes pas toujours en situation de convoquer, à volonté, les *signifiants* qui doivent leur correspondre. En revanche, il est clair que nos images mentales restent marquées au coin des *signes* linguistiques que leur usage a invétérés en nous, et que tout monologue intérieur n'est jamais que le substitut d'un dialogue que nous entretenons, en notre for intérieur, avec nous-mêmes, par le détour du *langage*. Enfin, la relation entre *signifiant* et *signifié*, comme celle entre *signes*, sont de type dialectique ; c'est par leur jeu (comme on dit qu'il y a du *jeu* dans des rouages) que l'on peut communiquer entre interlocuteurs ; sinon, le système serait bloqué. N'est-ce pas le propre des dictatures que de fantasmer un langage *univoque* ? ...

Bien qu'il soit décédé prématurément, en plein essor de sa carrière et de sa recherche, les distinctions introduites par de Saussure restent fécondes. Ce serait intéressant de les confronter avec le schéma traditionnel de la *théorie de la communication*, qui postule la coexistence d'un *émetteur* et d'un *récepteur*, en enrichissant ce dernier : le dialogue ne suppose pas seulement l'alternance et la réciprocité de ces deux fonction, mais encore un échange d'une complexité accrue, si on l'envisage ce que nous savons de l'*analyse transactionnelle*, soit la tripartition de chaque individu en trois « états du moi », selon Berne, qui distingue le *Parent*, l'*Adulte* et l'*Enfant*, que nous restons à notre insu.

CLASH AU BELLO VISTO

.Le Bello-Visto, c'était un peu la cantine améliorée. Le lieu de rencontre. Avec ses habitudes. Certains y avaient leur place. Le Patriarche Vox présidait à sa table, et ses fidèles ne manquaient pas de venir lui faire la cour ou recueillir ses confidences. Et autour de lui Excofon, et Garcia, et Richaudeau, et Ricco, et Justin Grégoire, et Hemmerlé, et Blanchard, et tant d'autres dans l'aréopage des "grands" qui parfois pontifiaient un peu.

Le positionnement en belvédère donnait à la salle de restaurant Bello Visto une plongée émouvante sur la Durance et les oliviers qui s'accrochaient au flanc de la montagne en terrasse. Dans la quiétude des soleils de fin de journée, on y respirait le calme... en dehors des repas !

X et Y, les deux patrons, menaient leur petit monde en famille, parfois avec des sautes d'humeur qui restreignaient l'utilisation des lieux selon les années. Mais ils savaient nous mitonner quelques mets délicieux, avec, une fois par session, l'incomparable aioli provençal qu'ils traitaient à leur manière, accompagnée d'un petit rosé frais de Provence qui émoustillait facilement les esprits.

1969. Les "Rencontres" avaient invité le banc et l'arrière banc des spécialistes de Mac Luhan. Y compris des jeunes Canadiens venus dans le cadre des échanges franco-qubécois pour la jeunesse qui, fondamentalement, ne se sentaient guère impliqués par les élucubrations théoriques du "pape" de la toute nouvelle théorie du renouveau typographique. En ces lieux, cette invasion finissait par irriter les indémodables grands prêtres de la lettre, et certains refusaient sa prégnance en ce lieu.

Plusieurs jours de suite, nous edmes droit à des débats passionnés, quelquefois passionnants, parfois lénifiants, parfois assommants... que le distingué président de la Faculté d'Aix-en-Provence, le professeur x avait bien du mal à canaliser !

À la fin d'une diatribe, tout emplie de la phraséologie soixante-huitarde qui flottait encore largement dans nos rencontres, après avoir laissé avec une patience rare l'orateur aller jusqu'à l'épuisement de ses forces verbales, je le voie encore, du haut de la table présidentielle (qui d'ailleurs était en contrebas...), rester en silence un long moment, fixer féroce du regard l'interlocuteur enfin éteint, et lui dire, d'une voix forte et professorale "Et alors ?"

Je ne suis pas sûr que l'orateur impénitent s'en soit remis !

Nous étions donc au Bello Visto. Les Rencontres avaient été denses. Il y avait de la fatigue dans l'air. Et un grand besoin d'explosion.

Les repas du soir n'étaient jamais tristes. On y parlait fort. On riait. Le rosé soutenait l'ambiance. Certains changeaient de table au cours du repas. Et les échanges, et parfois les invectives toujours amicales, fusaient – bonnes ou mauvaises – au-dessus des tables.

Je m'étais lié d'amitié avec Daniel Robin, jeune et talentueux sérigraphiste parisien, plein d'entrain, qui ne manquait pas de mettre un peu d'ambiance même là où on ne l'attendait pas.

Embrumé comme moi par l'overdose Mac-Luhannienne, nous avions concocté, quelques minutes avant le repas, sur le coin de la table, un chant un peu critique sur ces quelques moments qui nous avaient fatigués... comme bien d'autre ! Et nous composions, sans arrière-pensée, autre que celle de travailler sur une musique entraînante, "*L'inter Mac Luhan*", que nous voulions offrir à nos amis pour les décongestionner un peu.

Arrivais la fin du repas. Goguenard, et plutôt fiers de notre travail, Daniel et moi nous nous levions, notre brouillon à la main, et commençons notre interprétation.

Dès les premières phrases musicales, faciles à reconnaître, nous vîmes, tel un pantin sorti de sa boîte tout ébouriffé, José Mendoza y Almeida (grand graphiste français de lointaine origine espagnol, né en 1926, créateur de caractère de talent) s'expulser en hurlant de la table officielle, passer par-dessus les convives, nous injuriant en plusieurs langues, et criant qu'il ne pouvait accepter d'entendre à Lurs le chant de "l'Internationale". Il savait ce qu'il voulait dire pour l'avoir combattu et en avoir souffert.

Nous voulûmes juste alors lui expliquer que ce n'était qu'un canular. Rien n'y fit. Il ne voulait rien entendre.

Le repas se termina un peu confus. Daniel et moi étions un peu penauds.

Le lendemain à l'aube J.Mendoza y Almeida quittait Lurs, laissant un mot indigné à son ami en mentor Maximilien Vox, précisant qu'il ne viendrait plus jamais aux "Rencontres"....

Ce qu'il fit.

Ce jour-là, Mac Luhan avait fait une victime.

Nous en avions été, à regret, les instruments involontaires.

Bruno Dardelet

ACTIVITES DE LA BIBLIOTHEQUE PEDAGOGIQUE

Suite de l'édition

Enrichissement du fonds de la Bibliothèque

9716 livres répertoriés, à ce jour, dans une base de données : manuels scolaires, ouvrages de pédagogie, histoire de l'école, livres pour enfants, sciences humaines, histoire... **600** affiches : typographie, arts, illustration, photo, histoire de l'écriture, culture du livre... **450** ouvrages don de **Peter Knapp**, photographe de renommée mondiale, ce fonds spécialisé d'outils a été utilisé pour son enseignement et ses créations éditoriales de magazines comme **ELLE**. **4500** livres : édités par Lire, c'est partir, ouvrages pour la jeunesse à 0, 80 centimes d'euro

Monsieur Houchot (Peipin) : don de 700 livres neufs, littérature française, histoire de France, guerres mondiales, contes, livres pour la jeunesse (ensemble des livres de la comtesse de Ségur, Jules Verne, Mille et une nuits, divers...)

Monsieur Fernandez, conseiller municipal (Peipin) : **120** romans contemporains

Bibliothèque municipale de Peipin : 120, romans du XX^{ème} siècle

Autres particuliers : 675 livres, jeunesse et divers, **300** romans en allemand. Les dons arrivent de manière spontanée et continue. Nombreux sont les amateurs de livres qui souhaitent confirmer notre rôle de conservation de patrimoine du livre.

La bibliothèque accepte les dons de livres notamment scolaires et plus particulièrement les manuels de français. Les livres reçus ont été saisis, dans une base de données, par des bénévoles de l'association. Un travail laborieux dont l'utilité mérite d'être souligné.

Acquisitions nouvelles :

Henri Mérou calligraphe bien connu dans notre région nous a proposé tout son fonds. Seuls les livres se rapportant à la langue française ont été acquis. **250 livres** de français édités de 1832 à 1990 : lecture, vocabulaire, grammaire, rédaction... Ces livres de collection complètent le fonds spécialisé de la bibliothèque pédagogique et renforcent son caractère mémoriel. Ce sont des documents à portée historique qui retracent l'histoire des programmes, des démarches, des contenus enseignés et des méthodes pédagogiques.

Partenariat avec les éditeurs :

L'école des loisirs nous fait parvenir l'ensemble de sa production éditoriale, elle est utilisée par les élèves qui fréquentent la bibliothèque ou bénéficient d'un accompagnement. Un partenariat existe avec **Accès** qui consent une remise de 50 % sur ses ouvrages. La bibliothèque met à la disposition des enseignants les nouveautés correspondant aux nouveaux programmes pour l'école primaire.

Accompagnement scolaire et d'adultes dans le perfectionnement de la langue écrite.

Plusieurs élèves et parents viennent régulièrement pour bénéficier d'une aide aux devoirs ou à la scolarité. Ils relèvent de la maternelle, de l'école primaire et du collège.

La prise en charge individuelle ou en petits groupes de migrants hébergés à Sisteron en F.L.E. (Français Langue Étrangère) concerne une dizaine de personnes. Ils sont encadrés par quatre enseignants volontaires dont certains ont été formés spécifiquement à cet enseignement.

Ces migrants sont originaires d'Afghanistan, du Soudan, d'Erythrée et d'Éthiopie

Exposition : « Quand la lettre se fait image »

- Elaboration de documents d'accompagnement (lire sur le blog les derniers articles)

- Réalisation d'un livret pédagogique de 16 pages, à l'intention des enseignants

- Exposition à Forcalquier, en mai 2017.